

# À propos du sacré dans le prisme de la pensée mythique

Daniel **Donnet**

Louvain-la-Neuve, le 2 décembre 2019

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 38, juillet-décembre 2019]

## À propos du sacré dans le prisme de la pensée mythique

Daniel Donnet

[<danieldonnet@gmail.com>](mailto:danieldonnet@gmail.com)

Un mythe éclot souvent dans le vécu<sup>1</sup> d'un groupe ; il gagne sa conscience souterraine, y prend racines et s'y incruste. D'une certaine manière et moyennant nuances, il devient dans le filigrane du vécu collectif ce que sont nos rêves à notre vécu. Et comme le rêve, le mythe emprunte les grandes allées de l'imaginaire.

Un imaginaire qui, dans le monde du sacré, se veut porteur de sens, entre autres pour compenser la finitude de la condition humaine, consoler d'éventuelles frustrations, apaiser des inquiétudes ou, de façon plus générale, pour aborder, sous le couvert de métaphores, certaines questions existentielles.

Pour ce faire, l'imaginaire collectif dispose d'une sorte de réserve naturelle, d'un fonds d'images, d'un vivier d'images, qui étant immanent à l'esprit humain sécrète d'une société à l'autre, d'une époque à l'autre, **des schémas semblables, parfois identiques**, notamment pour exprimer que le héros mythique n'advient pas à l'existence et ne la quitte pas comme le commun des mortels ; et que son activité est de nature miraculeuse.

Et lorsqu'une communauté s'approprie ces schémas et les concentre sur un personnage emblématique, elle déclenche l'élaboration d'un mythe structuré, chargé d'une force de cohésion qui va souder entre eux les adeptes, et peut, le cas échéant, favoriser l'éclosion d'une nouvelle religion : ce fut le cas du christianisme au début de notre ère<sup>2</sup>, phénomène connu, s'il en est, mais aussi – ce qui est moins notoire – d'une

---

<sup>1</sup> Nous n'entrons pas dans le détail des nombreuses définitions du mythe. Précisons cependant que nous sommes étonné de l'affirmation de J. Boulogne, dans un article au demeurant fouillé et convaincant, dont le sujet croise en partie le nôtre, « Apollonios de Tyane. Le mythe avorté d'une sagesse totale », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1999,3, p. 300-310 : « pour qu'un mythe voie le jour, il doit produire un mensonge, puis le transformer en vérité » (p. 301). Le terme « mensonge » nous paraît inapproprié pour qualifier un produit spontané du subconscient collectif.

<sup>2</sup> Il va de soi que l'hypothèse d'une transcendance, qui relève de convictions intimes et non d'une démarche redevable des disciplines historique ou philologique, est étrangère à notre propos et comme telle, réservée. — Pour ce qui est de la référence aux sources chrétiennes, nous nous fondons essentiellement sur les quatre *Évangiles* canoniques (abréviations : Lc : Luc ; Mc : Marc ; Mth : Matthieu ;

tentative, au destin hasardeux, de propagation d'un culte païen arcaboutée principalement sur le pythagorisme.

C'est autour de ces thèmes que nous regroupons quelques libres propos.

Dans une première partie, nous glanerons, à droite et à gauche, des traits mythiques isolés illustrant, en premier lieu, la venue à l'existence, ensuite, la victoire sur la mort.

Dans une deuxième partie, qui abordera la formation d'un mythe rival du christianisme, on s'attardera à mettre en lumière la perception que pouvaient avoir des chrétiens les tenants d'une morale de vie fondée sur une démarche réflexive inspirée par les philosophies grecques.

Dans une troisième partie, on illustrera le recours aux mêmes schémas mythiques nonobstant la rivalité des deux courants.

Dans une quatrième partie, on tentera de cerner les raisons de l'échec du mouvement rival du christianisme.

## **1<sup>ère</sup> partie : COLLECTE DE TRAITS**

### **1<sup>ère</sup> section : la venue à l'existence du héros du sacré**

Dans un premier temps, nous envisagerons le mythe « au carré » en quelque sorte, c'est-à-dire le trait mythique au sein même de la mythologie ; ensuite, les traits mythiques touchant des personnages « en chair et en os ».

#### *Le trait mythique dans la mythologie*

La mythologie est largement partie prenante pour illustrer le thème de la venue à l'existence.

---

Jn : Jean) et les *Actes des Apôtres*, mais il nous arrivera aussi de faire état de schémas mythiques attestés dans les évangiles dits apocryphes : souvent il ne s'agit pas d'apocryphes au sens où on l'entend en philologie ; ce sont, dans plusieurs cas, des témoins, aussi authentiques que les autres évangiles, de l'enfièvrement imaginatif des communautés chrétiennes des premiers siècles ; l'évangile de Jacques notamment – que j'invoquerai – y était très populaire. Que l'Église disqualifie ces textes au plan doctrinal (encore que l'assomption de Marie, déclarée dogme en 1950, ne figure pas dans les écrits canoniques, mais dans les apocryphes ; pas de trace non plus dans les quatre évangiles de la descente de Jésus aux enfers affirmée dans *le Symbole des Apôtres* ou *Credo*) est sans incidence sur l'analyse de l'imaginaire. Voici, pour les apocryphes, les éditions et traductions auxquelles nous avons eu recours : E. de STRYCKER, *La forme la plus ancienne du protévangile de Jacques* (Subsidia hagiographica, 33), Bruxelles, 1961 [sans mention particulière dans les citations, c'est de cette édition qu'il s'agit] ; *Évangiles apocryphes*. I. *Protévangile de Jacques, Pseudo-Mathieu. Évangile de Thomas*. Textes annotés et traduits par Ch. MICHEL, Paris, 1911 ; *Le Protévangile de Jacques et ses remaniements latins*. Introduction, textes..., par A. AMANN, Paris, 1910. Pour l'assomption : G. BONACCORSI, *Vangeli apocryfi*. T. I. Florence, 1948 : *De transitu Mariae*, pp. 260 à 289.

En effet, contrairement aux systèmes monothéistes, où la divinité étant incréée, elle existe de toute éternité, dans le polythéisme, les dieux ne sont pas 'non-nés'<sup>3</sup>; ils connaissent conception et naissance, et ce n'est pas Hésiode, auteur de la *Théogonie*, qui nous démentirait.

Les dieux constituent des familles avec un géniteur primordial, un Père des Dieux ; en Mésopotamie, c'est le Ciel Anou ; en Égypte, Amon, puis Ptah et Horus ; en Grèce, c'est Zeus, etc.

Et l'on perçoit dans l'expression de l'imaginaire à ce sujet une tendance spontanée à se différencier, à *s'émanciper des modalités profanes de la reproduction de la vie*.

Ce comportement ne nous renvoie pas uniquement aux mythologies. Ainsi, un anthropologue de la fin du 19<sup>e</sup> s. et début du 20<sup>e</sup>, Émile Nourry – pseudonyme : Pierre de Saintyves – a consacré à ce thème, en 1908, un volumineux ouvrage, intitulé *Les vierges mères et les naissances miraculeuses*<sup>4</sup>, où il montre, avec des centaines d'exemples à l'appui, combien les **conceptions asexuées** sont ancrées dans les mentalités primitives, et ce, par les voies les plus variées, telles que l'action des pierres, de la végétation, de la pluie, du soleil, etc. ... en relation avec le frémissement religieux ou magico-superstitieux de l'imaginaire... On se convaincra également de l'universalité de ce thème mythique en parcourant l'*Enciclopedia delle religioni*<sup>5</sup>.

De même, Zeus recourt à divers moyens pour procréer : un éclair, une pluie d'or<sup>6</sup>... ; il sort de son crâne la déesse Athéna, de sa cuisse Dionysos (on en a gardé le souvenir dans l'expression qualifiant les prétentieux). Il prend occasionnellement pour accomplir ses œuvres la forme d'une colombe<sup>7</sup>, image mythique à rapprocher de certaines représentations artistiques de l'Esprit Saint. Son épouse, Héra, pratique l'autofécondation, engendrant à elle seule Héphaïstos<sup>8</sup>.

Par ailleurs, l'imaginaire ne conçoit pas le monde divin comme replié en vase clos sur lui-même, pas plus que dans le monothéisme, Dieu n'est coupé des humains. Il y a relation avec les mortels, notamment pour la reproduction de la vie. Et dans ce contexte, l'insémination virginale d'une mortelle – réelle ou fictive –, par quelque voie ou

<sup>3</sup> Nous sommes, pour une part non négligeable de ces considérations, redevable à A. MOTTE, « Le thème des enfances divines dans le monde grec », dans *Les Études classiques*, 64, 1996, notamment, pp. 119-121 ; idées développées aussi par X. DE SCHUTTER, *Les métamorphoses du divin*. Bruxelles, Espace de Libertés. 2006<sup>2</sup>, p. 181 et ss.

<sup>4</sup> L'exemplaire de la BNF est consultable sur internet : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k>. (1908 ; réédité en 2016, Hachette Livres).

<sup>5</sup> Florence, 1970-1976. Voir aux index : *concepimento miracoloso / conceptio per aurem / per os // ingravidamento straordinario / nascite miracolose e verginali*. Nous devons cette référence à la lecture de J. POU CET, *Les origines de Rome. Tradition et histoire*. 1985, p. 180, n.32.

<sup>6</sup> Zeus et Sémélé, par un éclair, engendrent Dionysos. Le héros grec Persée est né de l'union, avec Danaée, de Zeus adoptant la forme d'une pluie d'or. Cf. aussi Hésiode, *Bouclier*, 216 ; Pindare, *Pyth.* 12, 17 ; Sophocle, *Ant.*, 950. Ovide, *Métam.*, IV, 611, etc.

<sup>7</sup> Élien, *Hist. Var.*, I, 15. Voir aussi le recours à d'autres apparences pour les engendrements, dans Ovide, *Métam.*, VI, 116 et ss.

<sup>8</sup> Hésiode, *Théogonie*, 929 et ss.

stratagème que ce soit, relève de la plus terne banalité. Pour en rester à quelques exemples : les fondateurs de Rome, Romulus et Rémus, fils du dieu Mars et de la vestale, Rhéa Silvia ; Castor et Pollux, nés de Zeus et de la prétendue reine de Sparte, Léda. Minos, Éaque et Rhadamante fils de Zeus et de la phénicienne Europe, etc, etc.

Quant aux naissances, elles sont fêtées dans les familles du panthéon polythéiste par des manifestations miraculeuses de la nature. Par exemple, lors de la naissance d'Apollon dans l'île de Délos, *l'île se couvre entièrement d'or et fleurit miraculeusement, tandis que dans les cieux se font entendre des hymnes et autres expressions musicales*<sup>9</sup>.

Ainsi, chantons-nous encore, à la Noël, en référence à Luc, 2, 13 : *les anges dans nos campagnes ont entonné l'hymne des cieux, et l'écho de nos montagnes redit ce chant mélodieux*.

#### PERMANENCE D'UN TRAIT MYTHIQUE !

##### *Le mythe appliqué à des personnages historiques*

Avec la conception miraculeuse d'origine divine de personnages historiques, nous pénétrons dans le thème mythologique – ou théologique pour les croyants – de l'incarnation divine, aspiration qui répond au vif désir qu'éprouvent des humains, de réaliser un contact direct avec le divin, non pas dans un élan ascensionnel à la façon des mystiques, mais en le faisant descendre sur terre.

##### *L'incarnation divine dans les puissants de ce monde*

Et la nature humaine étant ce qu'elle est, on le fait descendre en premier lieu sur les puissants de ce monde. Alexandre le Grand fut perçu, de son vivant, comme n'étant pas le fils d'un mortel. Et deux historiens anciens au moins détaillent sa conception virginale<sup>10</sup>. De même, l'empereur Auguste était réputé fils d'Apollon. Et en dehors de la civilisation gréco-romaine<sup>11</sup>, on peut invoquer : l'origine divine reconnue aux fondateurs

<sup>9</sup> Références « cumulées » : *Hymne homérique à Apollon (I)*, vv. 135 et ss. et Callimaque, *Hymne à Délos*, vv. 249-259.

<sup>10</sup> Cf. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. 2-3, Justin, *Abrégé de Trogue-Pompée*, XII, 16, § 1. La conception miraculeuse d'Alexandre le Grand, d'après Plutarque : « *Avant la nuit où les époux furent enfermés dans la chambre, la fiancée eut l'impression que, par un coup de tonnerre, la foudre lui tomba sur le ventre... Peu de temps après son mariage, Philippe se vit en songe apposer un sceau sur le ventre de son épouse ; l'empreinte dessinait un lion* ». Et un des devins consultés par Philippe d'en déduire que sa femme était enceinte et qu'elle mettrait au monde un enfant plein d'ardeur. Quant à la filiation divine, elle est chuchotée par la mère elle-même prenant congé de son fils en partance pour une expédition : « *lui confiant à lui seul le secret de sa naissance, elle l'engagea à s'en montrer digne* », et l'interprétation est confirmée par l'historien latin Justin : « *l'enfant... n'était pas le fils d'un mortel* ».

<sup>11</sup> Nous nous référons, pour une bonne part, à X. DE SCHUTTER, *Les métamorphoses du divin*. Bruxelles, Espace de libertés, 2006<sup>2</sup>, p. 304. Nous tenons à souligner la puissance de cet ouvrage, qui s'affirme tant par une érudition impressionnante que par l'originalité d'une présentation « transversale » de l'histoire des religions.

des dynasties impériales chinoises ; la précision mentionnée, en Inde, dans le livre juridique « *Les lois de Manu* », que même un roi enfant ne peut être mésestimé car il est une grande divinité sous une forme humaine ; la croyance selon laquelle, dans la civilisation assyro-babylonienne, le souverain est l'incarnation du dieu Mardouk, et qu'un principe du même genre prévaut pour les rois hittites. Et en dehors des civilisations asiatiques, contentons-nous de mentionner les Incas, qui voient dans leurs souverains l'incarnation du dieu Inti, et la mythologie nordique qui fait du souverain un fils de Wodan ou Odin<sup>12</sup>.

Mais pourquoi remonter si haut, jusqu'à des millénaires ? On dispose en effet d'un exemple moderne dans le shintoïsme : ce n'est qu'en 1945 que fut abolie la croyance selon laquelle l'empereur du Japon Hiro-Hito était un descendant de la déesse solaire Amaterasu.

Quant à l'Égypte, E. Brunner-Traut<sup>13</sup> a défendu, il y a une soixantaine d'années, la thèse selon laquelle la conception de Jésus et l'annonciation auraient été directement inspirées aux évangélistes par l'Égypte pharaonique professant la théogamie. Je résume son argumentation : lorsque se profile la succession du pharaon, le dieu Amon prend les traits du roi pour s'approcher de la reine, et engendre avec elle le nouveau roi-homme-dieu. Il y a une annonciation due à Toth (l'Hermès égyptien), jouant un rôle comparable à celui de l'ange Gabriel, messenger qui n'adresse pas seulement un faire-part de naissance, mais consacre la reconnaissance du caractère royal de cet enfant, de même que l'ange dit pour Jésus, selon l'évangile de Luc (1,32) : *Le Seigneur lui donnera le trône de David*.

### *L'incarnation divine dans le monde des penseurs*

Les puissants de ce monde... mais il n'y a pas que la puissance temporelle. Il y aussi les **penseurs** qui de leur empreinte ont marqué l'histoire.

Le Bouddha – à l'encontre de ses tendances philosophiques ! – se vit attribuer une conception virginale, confirmée par l'annonce au père que : « *celui qui cherche la science suprême doit naître parmi les hommes. Sois heureux : c'est ta famille qu'il a choisie* »<sup>14</sup>. Lao Tseu, le fondateur du taoïsme, est également bénéficiaire d'une conception miraculeuse.

<sup>12</sup> Nuances dues à l'appartenance ethnico-linguistique.

<sup>13</sup> « Die Geburtsgeschichte der Evangelien im Lichte ägyptologischer Forschungen », dans *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte*, XII, 1960, pp. 98-99.

<sup>14</sup> Voici comment les choses se passèrent pour sa mère, Mâyâ (nous citons A.F. HEROLD, *La vie du Bouddha d'après les textes de l'Inde ancienne*, Paris, réédition de 1926, pp. 11 et ss. Cf. aussi A. FOUCHER, *La vie du Bouddha d'après les textes et les monuments de l'Inde*, Paris, Payot, 1949, pp. 35 et ss.) : « Elle vit un jeune éléphant qui descendait du ciel. Il était blanc comme la neige des montagnes, et il avait six fortes défenses. Mâyâ vit qu'il entra dans son sein ». Deuxième étape, l'annonciation : le père en est l'objet : « Une grande voix retentit dans le ciel : « Sois heureux...Celui qui cherche la science suprême doit naître parmi les hommes ; c'est ta famille qu'il a choisie pour la sienne ».

Et dans le monde grec, je retiens prioritairement **Pythagore** et **Platon**.

### **Pythagore**

À propos de Pythagore (6<sup>e</sup> s. a.C.), existait, fin de son siècle, ou à tout le moins au début du suivant, une tradition attribuée à Épiménide, théologien et thaumaturge crétois<sup>15</sup> : *le père est informé<sup>16</sup> par l'oracle d'Apollon qu'est la Pythie de Delphes que son épouse est enceinte de ce dieu, et que le personnage annoncé sera sa vie entière, un immense bienfait pour le genre humain.*

Si l'on a bien à l'esprit que :

- la mère de Pythagore, – avant que son nom ne soit changé en Pythais par référence au dieu pythien (Apollon) – s'appelle Parthenis ; 'Parthenos', la vierge,
- Pythagore est un *envoyé* de Zeus parfois qualifié de « patèr » : Dieu le Père ; et l'opérateur est le dieu Apollon, qui a l'*inspiration* dans ses attributions : conçu de l'*esprit*, comme pour Jésus dans le *Credo* chrétien, du Saint-Esprit,
- l'annonciation mentionne l'arrivée d'un bienfaiteur universel, ce qui fait penser à ce qui est annoncé, cette fois à Joseph, selon l'évangéliste Matthieu : *Jésus sauvera son peuple*,

on reconnaît les composantes *du schéma chrétien*, avec, bien entendu, de part et d'autre, l'empreinte des patrimoines culturels particuliers ; ainsi, divers courants religieux du Moyen-Orient, dont notamment le judaïsme, puis judéo-christianisme, connaissent les anges, ce qui n'est pas le cas des Grecs, d'où le recours aux oracles pour la transmission des messages<sup>17</sup>. De même, la transmutation pour Jésus, de « bienfaiteur pour le genre humain » en : « il sauvera son peuple », avait, aux époques concernées, un sens pour les Juifs mais non pas pour les Grecs.

---

<sup>15</sup> Cette tradition attribuée à Épiménide (fin 6<sup>e</sup> s. et 5<sup>e</sup> s. a.C.), fut colportée au 4<sup>e</sup> s. a.C. par Xénocrate, et au 3<sup>e</sup> s. a.C. par Eudoxe de Rhodes, et trouva écho encore beaucoup plus tard, chez Jamblique (4<sup>e</sup> s. p.C.), *Vie de Pythagore*, ch. 2 (ou §§ 5-8) . Il est intéressant d'observer l'attitude de Jamblique (4<sup>e</sup> s. p.C.), un adepte de la spiritualité grecque 'païenne'. Il ne peut pas gommer une croyance que la tradition a imposée depuis plus de huit siècles, mais il cherche une explication rationnelle à la formation de cette croyance. Et il conclut à une manière symbolique de rendre compte des affinités intellectuelles et spirituelles existant entre Pythagore et Apollon. Jamblique adopte, en quelque sorte, le mode d'interprétation qui sera, dès l'époque du modernisme, celui de la théologie libérale.

<sup>16</sup> Une autre tradition fait état de la révélation par Apollon à l'intéressé lui-même : cf. entre autres, Flavius Philostrate, *Apollonius de Tyane*, I, 1.

<sup>17</sup> Il y a aussi, dans d'autres contextes, le recours au rêve.

### **Platon**<sup>18</sup> (428-347)

Des proches de Platon – un de ses neveux, Speucippe, et un disciple immédiat, Cléarque<sup>19</sup> – ont laissé à son sujet un récit de conception virginale rapporté par des historiens postérieurs, et dont voici l'essentiel :

- la conception est due à Apollon,
- le père en reçut l'annonciation sous forme de vision dans son sommeil comme l'imagina pour Joseph l'évangéliste Matthieu<sup>20</sup>,
- et de même que Matthieu le dit de Joseph, il s'abstint dès ce moment de relations sexuelles avec son épouse<sup>21</sup>. D'aucuns en ont déduit une influence directe sur l'évangéliste, du récit relatif à Platon. C'est possible, mais on ne peut exclure la trace d'une mentalité archaïque, dont on m'a dit qu'elle persista chez nous jusqu'il y a une centaine d'années.

Nous n'insistons plus sur les éléments structurants du récit pour ne pas nous répéter. Par contre, il vaut la peine de s'arrêter à la réflexion d'un des historiens qui le véhiculent, **Plutarque**, que je crois utile d'introduire par ces préalables :

- sa vie se situe de 40 à 120 de notre ère, *soit au moment de la rédaction des évangiles* ;
- *il n'a rien à voir avec le christianisme*. Il fut prêtre d'un sanctuaire d'Apollon à Delphes ;
- en tant qu'érudit, *philosophe* et *historien* il sait faire preuve d'un certain recul que, pour l'époque, on pourrait qualifier de critique ; c'est un *moraliste* au sens large et sociologique du terme (description de mœurs et de croyances, énoncé de principes pédagogiques...).

Dans une de ses nombreuses œuvres rassemblées sous la dénomination « œuvres morales », *Les questions de banquet*, il fait poser, par un personnage mis en scène, la question de la vraisemblance de la fécondation d'une mortelle par un dieu.

Voici sa réponse à cette question : « *Je ne vois rien d'extraordinaire à ce qu'un dieu séduise une mortelle et l'emplisse de semence divine, mais bien sûr en s'en approchant non à la manière humaine mais par recours à d'autres voies de contacts et d'attouchements* » (ibidem, 718 a-b.) ; et il opère la distinction suivante : « *il est possible à l'esprit d'un dieu (πνεῦμα : ou souffle ?) d'inséminer chez une femme des principes de*

<sup>18</sup> Plutarque (± 40-120 p.C.), *Questions de Banquet*, 717 d-e, Diogène Laërce, *Vie des Philosophes*, III, 2.

<sup>19</sup> Speucippe, *Les soupers de Platon* ; Cléarque, *L'éloge de Platon*.

<sup>20</sup> Mth 1, 25 et ss. Dans l'évangile de Luc (1, 26 et ss.), c'est Marie elle-même qui reçoit l'information par l'ange Gabriel.

<sup>21</sup> D'après Diogène Laërce, *Vie des Philosophes*, III, 3, « *Ariston [père de Platon] fut contraint de retarder son union avec Périctionée [mère de Platon]* ».

*procréation, mais un homme ne pourrait avoir commerce et union corporelle avec une déesse* »<sup>22</sup>.

**Nous trouvons là un indice clair qu'à l'époque de la rédaction des évangiles, même chez les intellectuels, on passe de plain-pied du merveilleux au réel : le miraculeux fait partie intégrante de la vie.**

## 2<sup>e</sup> section : la victoire du héros sur la mort

Le refus d'être enclavé dans un temps limité est à la base des religions. Il s'y ajoute la peur de la mort et de la souffrance qui l'accompagne.

Pour y faire barrage, l'imaginaire suscite deux schémas mythiques différents :

- Passer directement de la vie à l'au-delà, la souffrance étant contournée ou n'étant pas en cause : il s'agit d'une *assomption*.
- Projeter cette peur et/ou souffrance sur un être mythique ou réel qui, lui, passe par la mort mais en revient victorieux, affirmant sa victoire par une *résurrection*.

### *Assomption*

Présentons, comme entrée en matière, une brève allusion du poète Théocrite (3<sup>e</sup> s. a.C.) à l'assomption d'une des impératrices d'Égypte dénommées Bérénice<sup>23</sup>. Le poète en fait état dans *L'éloge de Ptolémée*<sup>24</sup>, s'adressant à la déesse Aphrodite : « ...*la belle Bérénice n'a pas traversé l'affligeant Achéron (fleuve des enfers), mais tu l'enlevas pour la déposer dans un temple avant qu'elle n'empruntât la sombre nef (la barque de Charon) et n'abordât le rocher, toujours odieux, des naufragés* ».

Ces vers offrent un condensé de quelques notions liées à une assomption : il s'agit bien d'être enlevé : *assumere [ab-sumere] : prendre pour enlever* ; ce n'est pas une simple ascension, on est pris en charge pour ne pas subir le sort des mortels, à savoir passer par le royaume des morts ; au lieu de cela, on accède au rang divin : Bérénice est proposée à l'adoration dans un temple.

Dans la fiction littéraire grecque, le modèle en la matière est l'assomption d'**Œdipe**. Nous nous référons à Sophocle, qui la décrit dans *Œdipe à Colone*<sup>25</sup>.

Œdipe, miséreux et maudit, est réfugié avec ses filles dans un faubourg d'Athènes. S'y trouve également, au moment des faits, Thésée, le roi d'Athènes. Œdipe annonce que sa fin est proche, accomplit les rites d'usage. La suite est racontée par un témoin.

<sup>22</sup> Cf. aussi du même auteur, *Vie de Numa*, ch. 4-5.

<sup>23</sup> Il y en eut plusieurs du même prénom, comme aussi des Ptolémée. Il est sans intérêt pour notre propos de creuser davantage.

<sup>24</sup> Vv. 46-49.

<sup>25</sup> Cf. principalement les vv. 1626-1629, 1649, 1661, 1664, 1665.

J'en extrais le moment crucial : « ...soudain, une voix s'en vient fouetter Œdipe et sur le front de tous, fait brusquement, d'effroi, se dresser les cheveux... La voix d'un dieu l'appelle, insiste longuement 'Pourquoi tarder, dit-il. ... Voilà bien longtemps que tu nous fais attendre'... Le roi s'ombrage les yeux ne pouvant supporter la vue de ce spectacle » , et le témoin d'ajouter : ....c'est un envoyé des dieux qui l'a fait disparaître en plein miracle pour rejoindre le monde du divin ».

Ce récit est riche de sens. Il témoigne d'un transfert, fût-il inconscient, sur le héros du sacré, de sentiments obscurs qui hantent la conscience face à la mort :

- la peur, bien sûr, car la mort ouvre devant nous un gouffre d'inconnu ; et cette frayeur est palpable : *les cheveux se redressent* ; on parle d'*effroi*.
- mais une voix est là pour créer le contact et atténuer la peur : de fait, lorsque quelqu'un est « coincé », enfermé dans une galerie, un ascenseur ... on prescrit de lui parler, de maintenir le contact.

Et l'on peut voir également dans les allusions à la lumière impossible à supporter un antidote de « l'inconnu ».

Ajoutons que la manifestation de la lumière est bien attestée, par exemple, dans *Le livre des morts* des Tibétains, et est omniprésente dans les descriptions de Moody, en ses différents ouvrages, dont *La vie après la vie* (1975) et autres titres qui ont suivi sur le même sujet.

Nous retrouvons plusieurs ingrédients dans une des versions, moins gonflée de dramatisation, de l'assomption d'Empédocle.

**Empédocle d'Agrigente** (5<sup>e</sup> s. a.C.), personnage polyvalent, haut en couleur, qui se croit investi d'un pouvoir surnaturel et proche du monde divin. Selon une des versions anciennes<sup>26</sup>, sa fin de vie peut être crayonnée comme suit : « *Après un repas vespéral entre amis, on se sépare pour aller dormir ; le lendemain matin, Empédocle a disparu. Un témoin raconte avoir entendu dans la nuit appeler Empédocle d'une voix puissante et avoir vu de vifs éclats de lumière. Les recherches pour le retrouver s'avérant vaines, on en conclut qu'il avait vécu une apothéose et qu'il fallait, comme à un dieu, lui offrir des sacrifices* ».

## Résurrection

### *Une première indication*<sup>27</sup>

La victoire sur la mort par la résurrection trouve, dans la mythologie, de nombreuses applications. C'est que les dieux du polythéisme allient mortalité et immortalité. L'imaginaire se les représente comme susceptibles de mort mais dans le temps

<sup>26</sup> Sur ces versions, cf. Diogène Laërce, VIII, 68.

<sup>27</sup> Nous sommes en partie redevable à X. DE SCHUTTER, *op. laud.*, p.269 et ss.

mythique, dans le temps irréel de la mythologie ; donc sans le caractère dramatique, irrévocable du décès humain : ils en reviennent chaque fois.

Ainsi, dès le 3<sup>e</sup> millénaire sont attestées des résurrections de divinités : le dieu mésopotamien Tammuz (en babylonien) ou Dumuzi (en sumérien) est réputé accéder au ciel après une résurrection<sup>28</sup>. Adonis fait de même selon ce qui se disait à Byblos<sup>29</sup>. À propos du dieu phrygien Attis, parmi les différentes versions de ses péripéties, je note ce rapprochement avec Jésus « *après avoir été assassiné, le jeune Attis a été miraculeusement ramené à la vie trois jours après sa disparition* »<sup>30</sup>.

#### *Valeur symbolique*

Plutôt que d'égrener une liste d'exemples, cherchons à dégager la signification symbolique en lien avec la psychologie religieuse :

Au plan symbolique, on discernerait volontiers deux tendances différentes :

- De nombreux dieux qui vivent une renaissance ont dans leur 'portefeuille ministériel', entre autres compétences, la végétation (Tamuz/Dumuzi, en Mésopotamie, Dionysos en Grèce, Osiris en Égypte, et pas mal d'autres...) . Or *le cycle annuel de la végétation qui meurt et puis renaît est l'illustration matérielle de la possibilité de ressusciter après une mort.*

On touche ici une conception religieuse – et ce n'est pas la seule – issue de *l'observation de la nature* : sur ce point, mais uniquement pour épinglez un terrain d'inspiration et non un contenu, on pourrait comparer avec la célébration des fêtes solsticiales en franc-maçonnerie.

Mais on discerne aussi :

- Une tendance *intériorisante* qui fédère *deux aspirations contradictoires* dans le comportement religieux : dans la recherche du divin, viser un Absolu, un infini qui nous libère de l'enclave du temps, des limites temporelles, mais qui, par essence, par définition, est forcément lointain ; et en même temps, l'être humain, pour se soulager de la précarité de sa condition de mortel, veut aussi *s'unir* à cet élément divin.

À côté d'autres raisons d'être, d'autres prestations et préoccupations, – qui peuvent être multiples – c'est ce qu'on peut chercher dans les cultes à mystères. L'Antiquité en a connu beaucoup : en Égypte, Syrie, Perse, en Phrygie, Cappadoce, (en bref, le Proche et Moyen Orient), dans le monde romain, et dans toute la Grèce, où Éleusis est le lieu le plus célèbre mais il y en eut aussi en Crète, à Égine, Mantinée, Athènes, Nauplie, Argos, etc... Leur succès s'accrut en proportion inverse de l'intérêt porté aux manifestations officielles de la religion trop froides pour satisfaire les besoins personnels. En particulier,

<sup>28</sup> D'après Justin, *Dialogue*, 79, 2.

<sup>29</sup> Lucien, *De la déesse syrienne*, 6.

<sup>30</sup> Dû à A.T FEAR (Université de Manchester) : <http://www/forum-religion.org/general/atti-et-jesus-t37156.html>.

on y cherchait symboliquement, en union avec le dieu, la descente au royaume des morts et la remontée qui assure le salut<sup>31</sup>. De même, la *Credo*, dit aussi *Symbole des Apôtres*, commun à tous les chrétiens, et récité dans la liturgie catholique de la Messe nous dit de Jésus : « *il est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux* ».

*Est descendu aux enfers* : de nouveau : PERMANENCE D'UN TRAIT MYTHIQUE !

\*

\* \*

### **Addendum : Hérodote et le récit évangélique de la résurrection**

C'est à mi-chemin entre la mythologie et le rapport à l'histoire que se situe le mystique visionnaire Aristéas de Proconnèse, dont la résurrection nous est contée par Hérodote<sup>32</sup>.

Mais laissons la parole à Hérodote :

*« Il entra un jour à Proconnèse dans l'atelier d'un foulon, et il y décéda. Le foulon, après avoir fermé la porte, alla prévenir la famille. Tandis que se répandait la nouvelle du décès, un citoyen de Cyzique en contesta le bien-fondé, prétendant qu'il venait de rencontrer dans cette ville le soi-disant défunt, avec qui il s'était entretenu. Les membres de la famille venus pour la levée du corps durent se rendre à l'évidence : Aristéas n'était plus là, ni mort ni vivant. Après six ans, il réapparut à Proconnèse, réalisa son œuvre épique, puis disparut à nouveau. Il fit également une apparition à Métaponte, ordonnant l'érection d'un autel en l'honneur d'Apollon et d'une statue à son propre nom. La Pythie, consultée à ce propos, confirma l'apparition et engagea, pour leur bien, les consultants à se conformer aux prescriptions d'Aristéas ».*

Le récit d'Hérodote est beaucoup moins passionnel et de loin plus concis que ce qu'on lit dans les évangiles. Au demeurant, il ne s'agit nullement de suggérer une influence de l'historien sur ces derniers. Mais il est frappant que, de part et d'autre, le passage de l'imaginaire mythique au récit suscite, vu le caractère extraordinaire de l'événement, l'adoption d'un même mouvement, d'une même démarche, et un recours à d'identiques clichés pour convaincre de *l'authenticité des faits* et justifier la raison d'être de la résurrection.

Nous pensons pouvoir le démontrer par ce tableau comparatif :

<sup>31</sup> Cf. J.ASSAËL, « La résurrection d'Alceste », dans *Revue des Études grecques*, 117,1, 2004, p.39. V. MAGNIEN, *Les mystères d'Eleusis*, 2<sup>e</sup> éd. , 1950, p.115.

<sup>32</sup> Hdt., IV, 14-15.

	Hérodote	N. T. (Marc, Matthieu )
1. On souligne l'enfermement du cadavre	...il y décéda. Le foulon <u>après avoir fermé la porte</u> , alla prévenir la famille.	Joseph d'Arimathie ... dans le tombeau... <u>roula une grosse pierre devant la porte</u> et s'en alla...les prêtres et les pharisiens...apposèrent <u>les scellés</u> sur la pierre (Mth 27, 59-60, 62-66).  Joseph d'Arimathie <u>roula une pierre devant la porte du tombeau</u> (Mc 15,46)
2. La nouvelle du décès est contestée par un témoin à qui, lors d'une rencontre le défunt a parlé	Tandis que se répandait la nouvelle du décès, un citoyen de Cysique en contesta le bien-fondé, prétendant qu' <u>il venait de rencontrer</u> dans cette ville le soi-disant défunt, <u>avec qui il s'était entretenu</u> .	Marie Madeleine et ... allèrent visiter le sépulcre...voici que Jésus <u>vint à leur rencontre et leur dit...</u> (Mth 28, 1, 9 et ss.).
3. Mais la disparition du cadavre est confirmée	Les membres de la famille venus pour la levée du corps durent se rendre à l'évidence. <u>Aristéas n'était plus là, ni mort ni vivant</u> .	L'ange dit aux femmes... « <u>il n'est plus ici...venez voir la place où il était...</u> »(Mth 28, 5 et ss.).  Marie de Magdala et ... viennent au tombeau...elles virent un jeune homme qui leur dit « <u>il n'est plus ici...voici le lieu où on l'avait placé</u> » (Mc 16, 1 et ss.).
4. Le défunt se livre à des apparitions	Après six ans, <u>il réapparut à Proconnèse</u> , réalisa son œuvre épique, puis disparut à nouveau. Il fit également <u>une apparition</u> à Métaponte.	<u>Il apparut</u> d'abord à Marie de Magdala...ensuite à deux d'entre eux, <u>il apparut en chemin</u> sous une autre forme...enfin aux onze alors qu'ils étaient à table (Mc 16, 9, 12, 14).  (les femmes...) Jésus vint à leur rencontre ... allez dire à mes frères qu'ils retournent en Galilée, c'est là qu' <u>ils me verront</u> ...les onze disciples se rendirent en Galilée sur la montagne que Jésus leur avait

		indiquée. L' <u>ayant vu</u> , ils l'adorèrent (Mth 28, 9, 16).
5. Lors d'apparition(s), se référant au « dieu-patron » [pour Aristéas, poète mystique, c'est Apollon dieu de l'inspiration], le héros, pour le bien de ses auditeurs, donne ses instructions	(il fit également une apparition à Métaponte) ordonnant l'érection d' <u>un autel en l'honneur d'Apollon</u> et d'une statue à son propre nom. La Pythie, consultée à ce propos, confirma l'apparition et engagea, <u>pour leur bien, les consultants à se confirmer aux prescriptions d'Aristéas.</u>	L'ayant aperçu, les onze l'adorèrent...Jésus leur parla en ces termes : « enseignez toutes les nations...baptisez-les <u>au nom du Père, du fils et du saint Esprit...enseignez-leur à garder tous mes commandements</u> » (Mth 28, 16 et ss.). (il apparut) et il leur dit : « allez dans le monde entier, proclamez <u>la bonne nouvelle...</u> » (Mc 16, 15 et ss.).

## 2<sup>ème</sup> partie : Dans formation de deux mythes rivaux : la perception des chrétiens par leurs rivaux

Au début de notre ère, deux communautés rivales attestent une concentration de traits mythiques sur une figure emblématique. L'une d'elles, les chrétiens, regroupe de plus en plus d'adeptes dans une commune adhésion à leur figure de proue, et ce progrès inquiète l'épouse de l'empereur Septime Sévère, Julia Domna (± 170 – 217), qui voit une possibilité de barrage<sup>33</sup> dans la mise en cheville du culte 'païen'<sup>34</sup> du Soleil<sup>35</sup> avec l'exaltation du prédicateur pythagoricien Apollonius (16 – ±97), dit 'Apollonius de Tyane'<sup>36</sup>, par référence à sa ville natale en Cappadoce.

Comme Jésus, Apollonius appuie son message par des miracles et ses adeptes le considèrent comme d'essence divine<sup>37</sup>. La tradition orale s'empare de sa biographie, renforcée par des écrits que l'on n'a plus, mais que son biographe prétend avoir consultés<sup>38</sup> : ce biographe est un écrivain du 3<sup>e</sup> s., Flavius Philostrate, qui, à la demande

---

<sup>33</sup> J. BOULOGNE, « Apollonios de Tyane. Le mythe avorté d'une sagesse totale », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1999, n° 3, note fort à propos que Julia Domna, outre la rencontre des goûts littéraires de l'époque et un souci de caractère politique, veut « combler les aspirations spirituelles en composant une vie d'homme divin sur le modèle des évangiles » (p. 300) ; « cet homme divin [...] constitue une belle invention de l'idéologie du pouvoir païen pour essayer d'arrêter la propagation du christianisme » (p. 310).

<sup>34</sup> Ce terme nous répulse par son caractère discriminatoire (nonobstant son origine perdue de « gens de la campagne »), mais il n'en est pas d'autre.

<sup>35</sup> Julia Domna était fille d'un *Grand prêtre du soleil*, ou *Grand prêtre d'Élagabal* à Émèse (Homs, en Syrie).

<sup>36</sup> Sans prétendre à l'exhaustivité pour ce qui concerne la bibliographie on retiendra surtout (outre les éditions et traductions mentionnées à la note 39) la sélection suivante : E. KOSKENNIEMI, *Die philostratische Apollonios* (Commentationes Humanarum Litterarum, 94), Helsinki, 1991. A. BILLAULT, *L'univers de Philostrate*, Bruxelles, Latomus, 2000 (Collection Latomus, n° 252). Jean-Louis BERNARD, *Apollonius de Tyane et Jésus*, Clamecy, Guy Trédaniel, 1995. Ph. HANUS, *La vie d'Apollonius de Tyane. Recherches sur la tradition du theios anèr*. Thèse de doctorat sous la direction de C. Jourdain-Annequin. Université Mendès-France, Grenoble, 1998. J. BOULOGNE : cf. notes 1 et 33. G. PETZKE, *Die Traditionen über Apollonios von Tyana und das Neue Testament*, Leiden, Brill, 1970. Et il ne manque pas d'intérêt d'ajouter les *status quaestionis* contenus dans ces deux mémoires : A. EVERAERT, *Apollonius de Tyane, ou le Sage parfait de Philostrate*. UCL, Philosophie et Lettres, Histoire, 1969. S. BURNIAUX, *Apollonios de Tyane, ibidem*, 1983. — Signalons que sous l'intitulé *À propos d'Apollonius de Tyane. Loge Apollonius de Tyane* ([www.apollonius-de-tyane-ch/index.php/a-propos-d-apollonius-de-tyane](http://www.apollonius-de-tyane-ch/index.php/a-propos-d-apollonius-de-tyane)), on lit sous les auspices de la loge maçonnique de Genève, Grand Orient de Suisse, une note sur le personnage (des détails sont à rectifier sur la chronologie).

<sup>37</sup> *Vie d'Ap.*, I, 6. Sur la tradition, à l'époque concernée, du *theios anèr*, cf. notamment : Ph. HANUS, *op.cit.* note 36. Convenons d'utiliser, pour les références à l'œuvre, l'abréviation *Vie d'Ap.*

<sup>38</sup> Cf. *Vie d'Ap.*, I, 3 (trad. P. GRIMAL, dans la série *Romans grecs et latins*, collection « La Pléiade », 1958, que nous citons après vérification du texte grec) : « Damis...un homme de l'antique cité de Ninive...s'attacha comme disciple à Apollonios et laissa le récit de ses voyages, auxquels il dit avoir lui-même participé, et il a raconté en outre ses opinions, ses propos et toutes ses prophéties. L'un des parents de ce Damis attira l'attention de l'impératrice Julia sur les tablettes contenant ces mémoires, et qui étaient restées ignorées. Et comme je faisais partie du cercle de l'impératrice .... elle me donna mission de réécrire ces mémoires et de pourvoir à leur publication car l'homme de Ninive avait donné un récit clair sans doute, mais maladroit » ; « j'ai aussi eu en main le petit livre de Maxime d'Aegae, comprenant tout ce qui concerne Apollonios à Aegae ; de plus, un testament a été écrit par Apollonios » (*ibidem*). Source réelle

de Julia Domna, donc vraisemblablement avant 217<sup>39</sup>, rédige en 8 livres-chapitres le récit des faits et gestes d'Apollonius<sup>40</sup>.

\*

\* \*

Mais sans doute convient-il tout d'abord d'éclairer davantage le contexte des relations entre les chrétiens et les défenseurs des philosophies grecques, car l'hostilité au christianisme ne vient pas seulement du pouvoir, qui se sent agressé dans ses structures vitales, mais également des intellectuels, menacés dans leur principe de fonder la morale sur la réflexion philosophique, et non sur une foi, tenue pour une folie par ses propres partisans.

En 180, donc quelques décennies avant la rédaction de la biographie d'Apollonius de Tyane, paraît un premier traité polémique, intitulé *Discours de vérité* dû à Celse<sup>41</sup>. L'original de cet écrit n'a pas survécu au triomphe du christianisme, mais les chrétiens ont soigneusement transmis la réfutation qu'en fit Origène au milieu du 3<sup>e</sup> s. (248), dans son ouvrage *Contre Celse*<sup>42</sup>. Et par les nombreuses citations du *Discours de vérité* que fournit Origène dans cette réfutation, on peut prendre idée de son contenu. Incontestablement Celse passe à l'étamine tous les coins et recoins du vécu chrétien, et rien n'échappe à ses reproches. Il en est certes qui trahissent le pamphlet faisant flèche de tout bois, y compris de ragots, le modèle du genre étant, dans le contexte d'un dialogue avec un juif, l'adultère commis par Marie avec le soldat Panthère et la nécessité pour Jésus de louer ses services en Égypte<sup>43</sup>, où il est initié aux pouvoirs magiques<sup>44</sup>. D'autres reproches tiennent à des divergences d'option philosophique ou théologique ;

---

ou prétendue telle ? Toujours est-il qu'on n'en a rien gardé. On trouve sur ce point des opinions divergentes : cf. P. DE LABRIOLLE, *La réaction païenne : étude sur la polémique antichrétienne du 1<sup>er</sup> au 4<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1948<sup>2</sup> (1<sup>ère</sup> éd., 1934), pp. 178-180. Pour éclairer le contexte qui a vu naître cette œuvre, cf., entre autres, *ibidem*, pp. 178 ; J. BOULOGNE, *op.cit.*, p. 300.

<sup>39</sup> Soit avant le décès de la commanditaire ; J. BOULOGNE, *art. cit.*, p. 300, note, quant à lui : vers 220.

<sup>40</sup> Entre autres éditions, cf. dans les collections critiques « classiques » : Chr. P. JONES, dans la Loeb Classical Library (n°16/17), Cambridge (Mass.)-Londres, 2005<sup>2</sup>, et C.L. KAYZER, Leipzig, Teubner, 1870. Traductions françaises de CHASSANG, Paris, 1962<sup>2</sup>, et de P.GRIMAL (*supra* n. 38).

<sup>41</sup> On lira avec intérêt P. DE LABRIOLLE, *op. cit.*, chapitre 1<sup>er</sup> : *La parole de vérité* de Celse. Plus tard, au début du 4<sup>e</sup> siècle, on aura aussi : Sossianus Hieroklès, persécuteur et auteur de « *Ami de la Vérité* ».

<sup>42</sup> Cet ouvrage volumineux a été édité dans la collection *Sources Chrétiennes* (n° 132, 136, 147, 150, 227) par M. BORRET, Paris, Cerf, 1967, 1968, 1969, 1971, 1976. Dans nos références, nous utiliserons désormais l'abréviation C.C. pour l'œuvre d'Origène, et M.B. pour l'édition. C'est après avoir dûment confronté au texte grec la traduction de M. Borret que nous l'utilisons.

<sup>43</sup> « *Jésus a inventé sa naissance d'une vierge convaincue d'adultère, rejetée par le mari, honteusement vagabonde...qui donna naissance en secret à Jésus ...celui-ci, par pauvreté, loue ses services en Égypte...il y apprend les pouvoirs magiques* » (C.C., I, 28 ; M.B., I, p. 150-152). « *La mère de Jésus, chassée par le charpentier qui l'avait demandée en mariage pour avoir été convaincue d'adultère et être devenue enceinte des œuvres d'un soldat nommé Panthère* » (C.C., I, 32 ; M.B., I, p. 162-163).

<sup>44</sup> Sur la fréquente qualification de « magie, charlatanisme, sorcellerie, action démoniaque » appliquée par Celse aux miracles de Jésus, cf. entre autres : C.C.I, 6 ; M.B., I, pp. 90-93. C.C. I, 26 ; M.B., I, pp. 144-145. C.C.I, 28 ; M.B., I, p. 152-153. C.C., I, 71 ; M.B. I, pp. 272-273...

ainsi, notamment, la contestation de l'incarnation<sup>45</sup>, de l'immortalité et de la résurrection de Jésus<sup>46</sup>, la critique de la conception du Dieu des chrétiens<sup>47</sup>, l'affirmation de la supériorité de la morale « grecque » sur celle des chrétiens, jugée banale voire barbare<sup>48</sup>, etc. Enfin, il en est qui vont nous permettre d'alimenter une comparaison susceptible de rendre le contraste entre, d'une part, les chrétiens des premiers siècles, c'est-à-dire avant que les Pères de l'Église ne reformulent et théorisent le message en termes philosophiques et, d'autre part, les milieux philosophiques « païens ».

### *Une comparaison éclairante*

Ces reproches de Celse que nous mettons en exergue se résument à ceci : les chrétiens se tiennent à l'écart, retranchés de la société<sup>49</sup>, ils témoignent d'insuffisance intellectuelle<sup>50</sup> ; ils recrutent volontairement dans des milieux incultes<sup>51</sup>, ils promeuvent une foi aveugle au détriment de la démarche rationnelle<sup>52</sup>, ils sont d'une extrême crédulité<sup>53</sup>, ils font fi de l'autorité paternelle ou de celle des précepteurs dans leurs tentatives de convertir les jeunes : « *c'est eux qu'il faut croire* », dit Celse pour caractériser leur comportement<sup>54</sup>.

<sup>45</sup> C.C., I, 69-70 ; M.B., I, pp. 268-273.

<sup>46</sup> C.C., II, 54-55 ; M.B., I, pp. 412-417. C.C., II, 70 ; M.B., I, pp. 452-455.

<sup>47</sup> C.C., VI, 81 ; M.B., III, pp. 382-383.

<sup>48</sup> C.C., I, 2 et 4 ; M.B., I, pp. 80-85.

<sup>49</sup> « *des gens qui se retranchent en eux-mêmes et rompent avec le reste du genre humain* » (C.C., VIII, 2 ; M.B., IV, pp. 182-183).

<sup>50</sup> « *des gens simples et illettrés* » (C.C., I, 27 ; M.B., I, pp. 150-151).

<sup>51</sup> « *la volonté de s'attirer les seuls gens incultes et stupides* » (C.C., VI, 12 ; M.B. III, pp. 206-209) ; « *dix ou onze hommes décriés, publicains et mariniers fort misérables* » (C.C., I, 62 ; M.B. I, pp. 244-245) ; « *une dizaine de mariniers et publicains des plus perdus* » (C.C., II, 46 ; M.B., I, pp. 388-389) ; « *des cardeurs, des cordonniers, des foulons, les gens les plus incultes et les plus grossiers* » (C.C., III, 55 ; M.B., II, pp. 128-131) ; cf. aussi en II, 46 ; III, 55 ; VI, 12, et en C.C., III, 55 ; M.B., II, pp.128-131, l'évocation de « *sottes bonnes femmes* ».

<sup>52</sup> Professant à leur rencontre de « *n'accepter de doctrine que sous la conduite de la raison et d'un guide raisonnable* », Celse formule ce reproche « *ne voulant pas même donner ni recevoir de raison sur ce qu'ils croient [ils] usent de ces formules 'n'examine pas, mais crois ; la foi te sauvera...la sagesse dans ce siècle est un mal, et la folie, un bien'* (C.C., I, 9 ; M.B., I, pp. 96-99) ; « *leur habituelle fin de non-recevoir 'n'examine pas mais crois'* » (C.C., I, 12 ; M.B., I, pp. 106-107) ; « *telle est la puissance de leur foi qu'elle préjuge n'importe quoi ... notre foi s'emparant de notre âme crée une telle adhésion* » (C.C., III, 38-39 ; M.B., II, pp. 90-93).

<sup>53</sup> Expression énoncée en C.C., II, 38 ; M.B., I, pp. 374-375.

<sup>54</sup> « *mais prennent-ils à part leurs enfants [= des chrétiens] accompagnés de sottes bonnes femmes, ils débitent des propos étranges : sans égard au père et aux précepteurs, c'est eux qu'il faut croire, les autres ne sont que des radoteurs... Voient-ils arriver des précepteurs de cette jeunesse, des hommes de jugement, ou le père lui-même, les timides s'enfuient en tremblant, les effrontés excitent les enfants à la révolte ; ils leur chuchotent qu'en présence du père et des précepteurs, ils ne voudront ni ne pourront rien expliquer de bon aux enfants, tant leur répugnent la sottise et la grossièreté de ces gens tout à fait corrompus et enfoncés dans la voie du vice et qui les feraient châtier. S'ils le désirent, ils n'ont qu'à planter là le père et les précepteurs, venir avec les bonnes femmes et petits compagnons de jeux dans l'atelier du tisserand, l'échoppe du cordonnier ou la boutique du foulon, pour atteindre la perfection* » (C.C., III,55 ; M.B., II, pp. 128-131).

Une comparaison nous tente beaucoup qui puisse éclairer le contraste existant entre les deux groupes dont nous faisons état. Il est, à nos yeux, aussi prononcé que celui qui opposerait un philosophe du siècle des lumières et les témoins de Jéhovah : on doit, chez ces derniers, saluer l'abnégation, le courage, la sincérité et la vigueur des convictions, ce dont aussi certains romains « païens » créditaient les chrétiens, mais en même temps regretter que l'ouverture intellectuelle, la souplesse et l'aptitude à la réflexion philosophique ne soient pas du même niveau. Voilà pour la perception qu'avait Celse des dispositions intellectuelles des chrétiens.

Quant au fait que les chrétiens se tiennent à l'écart de la société, nous confirmons la comparaison<sup>55</sup> : la conception jéhoviste de non-interférence dans les affaires publiques les conduit au refus de servir dans les forces armées (c'était le cas chez nous bien avant que ne soit légalisée l'objection de conscience : les témoins de Jéhovah préféraient, courageusement, la prison au service militaire), au refus de chanter un hymne national, de saluer un drapeau ; et lors d'élections, ils écrivent sur leur bulletin : « *je vote pour le royaume de Dieu* » : prise de distance à l'égard des institutions politiques.

Enfin, nonobstant une disculpation par la *Cour européenne des droits de l'homme* de constituer une secte, des témoignages ont fait état d'une forme d'embrigadement dont il était parfois difficile de sortir, comportement qui, *mutatis mutandis*, s'apparente à ceux d'une secte. Au demeurant, ces comportements ont suscité en France cette qualification depuis 1995.

Or je viens de dire que Celse reproche aux propagandistes chrétiens de faire fi, dans leur tentative de ralliement de la jeunesse, des droits de l'autorité paternelle ou des précepteurs. Et si l'on doutait de la pertinence du reproche émis par Celse, on pourrait, chez les chrétiens eux-mêmes, trouver l'aveu d'un comportement analogue à celui d'une secte. Ainsi, ce passage des *Actes des Apôtres*, aux chapitres 4 et 5. On lit au ch. 4, vv. 32 et ss. : *L'assemblée des croyants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme... Tous ceux qui possédaient des domaines ou des maisons les vendaient, en apportaient le prix aux pieds des apôtres...* Suivent un exemple puis un contre-exemple : ch. 5. : *un certain Annanie et sa femme Saphire ... ayant vendu une propriété, gardent pour eux une partie du revenu.* Pierre convoque d'abord le mari ; il nie les faits. Et Pierre de lui dire (Ac 5, 4-5) : *Comment as-tu conçu en ton cœur un tel dessein ? Ce n'est pas aux hommes mais à Dieu que tu as menti.* À ces mots, Annanie tomba mort et une grande frayeur s'empara de l'assistance. Ensuite, la femme, qui ignore ce qui est arrivé à son mari, vient à l'assemblée ; elle est prise à partie par Pierre : même scénario, même issue fatale, même conclusion : *Une grande frayeur saisit toute l'Église et tous ceux qui entendirent le récit de ces événements.*

Nous osons espérer que ce récit ne doit pas être pris au premier degré, mais de toute façon, implicitement, il témoigne d'une tendance qui renvoie à un comportement de secte.

---

<sup>55</sup> Nous nous fondons ici sur le témoignage reçu d'un adepte.

### Reprenons...

J'arrête ici la comparaison pour renouer avec Celse. On note aussi, sous sa plume, en reproche aux chrétiens : *leur croyance à « des vestiges de légendes anciennes », dont la conception virginale<sup>56</sup> et la résurrection<sup>57</sup>...*

Cette prise de position de Celse à une époque où plane le souvenir d'Apollonius de Tyane, dont le culte est promis sous peu à une revitalisation, met en lumière une dichotomie sociologique au sein des adversaires des chrétiens :

- Il y a le niveau des penseurs, des docteurs, qui se prévalent des courants philosophiques « païens » et prennent, au nom de la rationalité, leur distance à l'égard du miraculeux, tenu pour chimérique et d'un autre âge ;
- Mais à un autre niveau, on doit tabler sur la crédulité populaire, la brancher sur des croyances irrationnelles ; il y va de la diffusion et du succès de la biographie d'Apollonius de Tyane ; et le succès du thaumaturge fut bien réel même s'il s'essouffla au fil du temps, car alors que l'empire romain était devenu officiellement chrétien, on y trouve encore des traces de la foi dans le pouvoir miraculeux d'Apollonius<sup>58</sup>.

On ne pourrait trouver une démonstration plus claire de ce que le meilleur allié des croyances irrationnelles, c'est que l'on *veut* y croire. *Vouloir croire*, c'est, pensons-nous, l'explication la plus plausible de la persistance de la croyance irrationnelle au miracle.

---

<sup>56</sup> C.C., I, 37 ; M.B., I, pp. 180-181 : assimilation aux mythes anciens de Danaé, Mélanippe, Augès, Antiope. Dans le même sens : C.C., I, 28 ; M.B., I, pp. 150-151 ; C.C., I, 32 ; M.B., I, pp. 162-163. C.C., VI, 73 ; M.B., III, p. 362-363.

<sup>57</sup> C.C., II, 54 ; M.B., I, pp. 412-417. C.C., II, 70 ; M.B., I, pp. 452-453., 70.

<sup>58</sup> Pour la persistance de la croyance dans le pouvoir miraculeux d'Apollonius sous un aspect particulier, à Byzance et à Antioche notamment, on lira avec intérêt : W.L. DULIÈRE, « Protection permanente contre des animaux nuisibles assurée par Apollonius de Tyane dans Byzance et Antioche. Évolution de son mythe », *Byzantinische Zeitschrift*, 63, 2, 1970, pp. 247-277. Dans les conclusions de ce solide travail : « Lorsque l'Empire romain était déjà devenu officiellement chrétien, la croyance en la continuation de miracles opérés par Apollonius de Tyane s'éteignit mal » (p. 275-276). Cf aussi J. BOULOGNE : « honoré à l'égal d'un dieu dès le 3<sup>e</sup> s., puis jouissant, au cours des siècles suivants, à Rome comme à Byzance, aussi bien d'une appropriation de son autorité spirituelle par l'Empire (des pièces de monnaie sont frappées à son effigie) que d'une adoration superstitieuse dans les couches populaires de la société (on lui attribuait des talismans protecteurs...) », art. cité, p. 300.

### 3<sup>e</sup> partie : sur la similitude des schémas mythiques

Et de ce premier constat, nous passons à un second : pour ce qui est de l'avènement à l'existence, ces croyances concurrentes ont fonctionné dans l'imaginaire symbolique selon des schémas identiques<sup>59</sup>, tributaires aussi, évidemment, des patrimoines culturels respectifs : d'un côté, le monothéisme judaïque ; de l'autre, le polythéisme des Grecs.

Nous avons suffisamment parlé de l'annonciation et de la conception de Jésus pour n'y point nous attarder<sup>60</sup>. Pour Apollonius, il y a une annonciation à la future mère non seulement de la conception virginale d'initiative divine, mais aussi du type de personnalité, comme pour Jésus : la mère d'Apollonius<sup>61</sup> a la vision du dieu Protée, qui l'informe qu'elle est enceinte de lui ; cette référence préfigure l'aptitude miraculeuse à se tirer d'affaire en tout péril, mais aussi l'omniscience et la préscience – dispositions intellectuelles très appréciées des Pythagoriciens – que manifesterait Apollonius.

Ensuite : la *naissance*<sup>62</sup>. Elle se passe, de part et d'autre, dans un contexte champêtre : pour Jésus, l'évangéliste Luc évoque un entourage de bergers<sup>63</sup>, une étable, une crèche<sup>64</sup>, pour Apollonius, une prairie<sup>65</sup>. De part et d'autre également, un fond musical : « des cygnes forment un chœur autour de la future mère d'Apollonius »<sup>66</sup> ; les anges entonnent un chœur pour Jésus, selon Luc<sup>67</sup> à nouveau.

Mais il y a beaucoup plus encore pour souligner que celui qui vient au monde est un envoyé de l'au-delà. Car pour dire par le langage ce qui transcende le naturel humain, pour marquer la rupture entre le sacré et les réalités profanes, on puise dans des schémas mythiques qui traduisent un fonctionnement hors norme de la nature elle-même. Dans le cas de Jésus, c'est, selon Matthieu, l'étoile qui se met en mouvement pour les rois mages, devenant leur GPS jusqu'à l'étable<sup>68</sup> ; selon Luc, c'est une lumière

---

<sup>59</sup> Pour un exposé complet, cf. G.PETZKE, *Die Traditionen über Apollonios von Tyana und das Neue Testament*, Leiden, Brill, 1970. De la littérature « engagée » (qui appartient à l'histoire !), relevons du côté « pro-chrétien » : Abbé DU PIN, *Histoire d'Apollonius de Tyane convaincue de fausseté*, date incertaine au 18<sup>e</sup> s. F.C. BAUR, « Apollonios von Tyana und Christus » dans *Tüb. Zeitschrift für Theologie*, 1832. G. DOERGENS, « Apollonius von Tyana in Parallele zu Christus dem Herrn », dans *Theologie und Glaube*, 25, 1933, pp. 292-304 ; en faveur d'Apollonius dans le cadre de l'illuminisme : A.L. COTTA, *Gewissheit der Beweise des Apollinismus*, 1787.

<sup>60</sup> Pour rappel : selon l'évangile de Luc (1, 26-38), c'est Marie qui reçoit l'annonciation du « fils du Très Haut, successeur de David, devant régner sans fin sur Israël » (Lc, 1, 32-33) ; selon Matthieu (1, 18-25), c'est Joseph, Matthieu précisant que « c'est de plus le sauveur de tout un peuple » (Mth, 1, 20-21).

<sup>61</sup> *Vie d'Ap.*, I, 4.

<sup>62</sup> Voir les récits de la naissance de Jésus : dans les évangiles canoniques, Luc, 2, 6-20 ; Matthieu, 2, 1-15 ; en dehors des canoniques : Jacques, *Protévangile*, 28, 2-3 ; Pseudo-Matthieu, 13-14. Pour la naissance d'Apollonius : *Vie d'Ap.*, I, 5.

<sup>63</sup> Luc, 2, 8 et ss.

<sup>64</sup> Luc, 2, 12 et 16.

<sup>65</sup> *Vie d'Ap.*, I, 5.

<sup>66</sup> *Ibidem*.

<sup>67</sup> Luc, 2, 13 et ss.

<sup>68</sup> Mth, 2, 2 et 9.

qui resplendit en pleine nuit<sup>69</sup> lorsque l'ange annonce la naissance aux bergers ; et dans le *Protévangile* de Jacques (parfois appelé *Évangile de l'enfance*)<sup>70</sup>, la rupture avec la réalité profane prend un autre tour : la nature s'arrête, la machine du temps est momentanément grippée *pour accueillir un envoyé de l'Éternel*<sup>71</sup>. C'est Joseph qui le perçoit et en témoigne : « *je regardai vers la voûte céleste et la vis figée, et je fixai l'éther et le vis raidi de stupeur* » ; même paralysie chez les animaux : « *je vis immobilisés les oiseaux du ciel... Je vis des brebis que l'on conduisait, et elles restaient sur place... J'aperçus des chèvres : leurs bouches effleuraient l'eau mais elles ne buvaient pas* » ; de même chez les humains : « *des ouvriers étendus pour manger (...) Et ceux qui mâchaient ne mâchaient pas... un berger levait la main ... et sa main se maintenait en l'air ... Et subitement tout fut à nouveau emporté par le courant (de la nature)* ».

Pour Apollonius, c'est l'éclair de la foudre qui éclate mais, au lieu de tomber au sol et de foudroyer la parturiente, l'éclair se redresse par protection divine et s'élève dans les airs pour y disparaître, « *les dieux ... voulant mettre l'enfant au-dessus de tout ce qui est au monde, et l'installer près d'eux* »<sup>72</sup>.

\*

\* \*

À l'entame de notre exposé, nous annonçons l'évocation de schémas exprimant non seulement l'avènement mais également l'adieu du héros mythique à l'existence. Or, contrairement à Jésus, Apollonius connaît une assomption, non une mort suivie d'une résurrection. Il y a déjà là une donnée susceptible d'infléchir le cours de l'exposé comparatif ; de plus, la tonalité et le contenu des récits relatifs à la victoire des deux héros sur la mort peuvent, selon nous, entrer utilement en ligne de compte pour expliquer d'un côté, le succès, de l'autre, une moindre réussite, voire un échec : comme c'est l'objet de la quatrième partie de notre exposé, nous avons trouvé judicieux d'y incorporer ces matières.

Pour la même raison, nous intégrons également dans cette quatrième partie un schéma identique de réanimation miraculeuse .

Par contre pour une raison que l'analyse confirmera, il convient de présenter dans cette troisième partie consacrée aux schémas mythiques la manifestation miraculeuse que constitue *la précocité merveilleuse*.

Apollonius manifeste très tôt un don particulier qui sort de l'ordinaire pour la concentration et la mémorisation (*Ap.*, I, 7). Et quand, à 16 ans, il embrasse la vie

---

<sup>69</sup> Luc, 2, 9.

<sup>70</sup> Édition utilisée : E. de SRYCKER, *La forme la plus ancienne du protévangile de Jacques* (Subsidia hagiographica, 33), Bruxelles, 1961. Cet évangile est classé parmi les apocryphes. Sur l'ambiguïté de ce terme, cf. n. 2 ; quoi qu'il en soit, ce prétendu apocryphe témoigne du ressenti des chrétiens, et l'évangile de Jacques connut un grand succès assez tôt dans les premiers temps du christianisme.

<sup>71</sup> *Ibidem*, §§ 28 et ss.

<sup>72</sup> *Vie d'Ap.*, I, 5.69.

pythagoricienne, c'est comme sous l'impulsion d'une force supérieure (*ibid.*). De plus : « encore éphèbe, il fait œuvre de philosophe dans le temple » (I, 11, fin).

Cet exploit fait d'abord penser à l'épisode raconté dans l'évangile de Luc : Jésus, à 12 ans, en remonte aux docteurs du temple (Lc, 2, 46-47). Et un autre texte, faussement attribué à l'évangéliste Matthieu (classé pseudo-Matthieu) renchérit, relatant d'autres performances<sup>73</sup>, qui font dire aux Pharisiens « *jamais nous n'avons entendu un enfant aussi jeune prononcer de telles paroles* » ; un rabin qui fait état de l'inversion de la relation « élève-professeur » : « *alors que je croyais avoir un élève, dit-il, j'ai trouvé mon maître* » « *tout cela n'a rien de commun avec les hommes* ». C'est là un trait classiquement attribué à des personnages impliqués dans le sacré, tels que Pythagore<sup>74</sup> ; Moïse<sup>75</sup>, le Bouddha<sup>76</sup>, Mahomet<sup>77</sup>, ou même des puissants de ce monde tenus pour n'étant pas fils de mortels, comme Alexandre le Grand, d'après le témoignage de Plutarque<sup>78</sup>.

Contrairement aux apparences, ce trait ne relève pas de la banalité 'profane', de l'anecdote pittoresque ; au contraire, il nous entraîne très loin dans les profondeurs de l'imaginaire mythique en ce qu'il s'inscrit dans la spécificité du temps mythique. Nous entendons par là que si, dans la mythologie, les dieux connaissent un début d'existence, si donc ils s'inscrivent dans la temporalité, par contre, on projette sur eux le rêve d'être épargnés des atteintes du temps : ils évoluent dans *un temps mythique, au sens où ils peuvent échapper à l'usure de l'âge* ; et, de fait, les dieux que l'on fréquente dans les épopées homériques, on les retrouve plusieurs siècles plus tard dans les tragédies sans qu'ils aient pris la moindre ride. Voilà pour le privilège en aval ; mais en amont, la situation de « non-âge », *l'ignorance de la notion d'âge* leur permet d'être, tout jeunes encore, en pleine possession des facultés qui leur seront propres : Artémis, déesse des accouchements, joue la sage-femme pour son jumeau Apollon, dès qu'elle quitte le ventre maternel. Et Apollon demande dès sa naissance qu'on lui apporte son arc et sa lyre, et il révèle déjà par ses oracles les volontés de Zeus<sup>79</sup>.

---

<sup>73</sup> 30,3 ; 31,2-3.

<sup>74</sup> Jamblique, *Vie de Pythagore*, ch. II [ou § 9-10] ; Porphyre, *Vie de Pythagore*, 1.

<sup>75</sup> Flavius Josèphe, *Ant. Juives*, II, § 230 ; Philon, *Vie de Moïse* I, 5, §§ 18 et 2.

<sup>76</sup> A.F. HEROLD, *op. cit.*, ch. 10, pp. 24-25 ; A. F., *op. cit.*, pp. 76 et ss.

<sup>77</sup> T. ANDRAE, *Mahomet, sa vie, sa doctrine*, édition originale (1918) traduite de l'allemand par J. GAUDEFROY-DEMOMBYNES [Initiation à l'Islam, 2], Paris, A.Maisonneuve, 1945, pp. 60-61.

<sup>78</sup> *Vie d'Alexandre*, IV, 8.

<sup>79</sup> *H. hom. À Apollon* (I), vv. 127-132.

#### 4<sup>e</sup> partie : sur les raisons de l'insuccès de la tentative rivale du christianisme

Tout en qualifiant la tentative axée sur Apollonius de Tyane de « *belle invention de l'idéologie du pouvoir païen pour essayer d'arrêter la propagation du christianisme* », J. Boulogne explique ainsi son échec : « *pour supplanter le christianisme, il eût fallu que cette hagiographie se transmutât également en mythe. Or le processus de la répétition collective tout au long de la chaîne des générations, condition sine qua non de toute mythification, ne s'est pas suffisamment enclenché. Comme pour les Évangiles, il eût fallu, après Philostrate, une série ininterrompue de relais* »<sup>80</sup>.

Si pertinente que soit cette observation et séduisant l'ensemble de l'argumentation, nous souhaiterions y ajouter de modestes compléments provenant de constats et d'impressions ressentis au fil de notre étude comparative. Il nous semble, en effet, que jouent aussi en défaveur du culte d'Apollonius le caractère artificiel de l'entreprise et les contradictions internes qui divisaient ses partisans.

##### *Le caractère artificiel*

Outre qu'il s'agit d'une opération commandée 'd'en haut', le récit d'un moment crucial dans l'hagiographie à savoir la fin de vie du héros renforce cette impression<sup>81</sup>. Philostrate fait état des diverses versions qui circulent, ajoutant *qu'il se sent bien obligé de trouver une fin à son récit*<sup>82</sup>. Quant à l'assomption d'Apollonius, elle est décrite en ces termes<sup>83</sup> : il se rend *volontairement* dans un temple à une heure indue ; il sait qu'il y sera fait prisonnier, et « *il appelle les gardiens pour qu'ils soient témoins* » : décor d'un scénario fabriqué de toutes pièces... On est loin des récits de la crucifixion de Jésus et des apparitions qui ont suivi. Car tout mythiques que nous croyons ces récits d'apparition, nous y percevons l'extériorisation, la transposition par l'imaginaire, d'une *forte croyance* en la vie, en la présence de Jésus, dont les disciples n'admettent pas la mort : au caractère **artificiel** s'oppose ici la **force de l'attachement passionnel**.

De plus, les promoteurs du culte d'Apollonius sont en proie à des contradictions internes : au niveau des penseurs, des philosophes, on ne cache pas son mépris pour le miraculeux, l'irrationnel ; mais on compte sur la masse pour adhérer au profil thaumaturgique de la figure emblématique. Vouloir *dans le même temps* défendre un idéal de vie fondé exclusivement sur la réflexion philosophique et exhorter les âmes pieuses à la dévotion aux miracles laissait mal augurer de l'issue de l'entreprise.

Du reste, le biographe du thaumaturge semble être lui-même mal à l'aise : il oscille entre l'affirmation du pouvoir surnaturel de son héros, que Julia Domna lui a commandé de mettre en valeur, et le besoin d'explication naturelle de ce qui fait figure de miracle. On ne pourrait en trouver meilleure illustration qu'en comparant deux récits de

<sup>80</sup> *art. cité*, p. 310.

<sup>81</sup> *Vie d'Ap.*, VIII, 29-31.

<sup>82</sup> *Vie d'Ap.*, VIII, 29.

<sup>83</sup> *Vie d'Ap.*, VIII, 30.

« résurrection » manifestement coupés sur un même patron. Apollonius ressuscite une jeune fille qui allait se marier (*Ap.*, IV, 45) ; Jésus, le fils unique d'une veuve, dite la veuve de Naïm (*Lc* 7, 11-17). L'action a lieu, de part et d'autre, au moment des funérailles, ce qui gonfle la dramatisation du récit.

Le récit reprend les mêmes thèmes qui s'ordonnent de manière identique :

Analyse thématique	Apollonius de Tyane	Jésus
1. Le décès touche plus particulièrement une personne.	Le fiancé suivait le brancard, en se lamentant.	un mort, fils unique de sa mère qui était veuve (...). Le Seigneur l'ayant vue, fut ému de compassion pour elle.
2. Au chagrin de cette personne s'associe la foule des gens de la ville.	et la ville de Rome s'associait à ses pleurs.	il y avait avec elle beaucoup de gens de la ville.
3. Le thaumaturge croise le cortège.	Apollonius, mis en présence de cette cérémonie de deuil...	Lorsqu'il fut près de la porte de la ville, voici qu'on portait en terre un mort...
4. Face au thaumaturge, arrêt du cortège.	Posez le lit funèbre, dit-il.	Ceux qui le portaient s'arrêtèrent.
5. Il déclare faire cesser les larmes.	Je vais faire cesser les larmes que vous versez pour cette jeune fille.	et (Jésus) lui dit : Ne pleure pas !
6. Son action se limite à la parole et au toucher.	Mais lui ne fit rien d'autre que de la toucher et de lui murmurer quelques mots indistincts, et il la réveilla de sa mort apparente.	Il s'approcha et toucha le cercueil. (...) Il dit : jeune homme, je te le dis, lève-toi ! Et le mort s'assit.
7. La réaction est immédiate : le miraculé se met à parler.	La jeune fille émit un son.	et il se mit à parler.

8. L'ex-défunt est remis à qui de droit.	(elle) retourna dans la maison de son père.	Jésus le rendit à sa mère.
---	---	----------------------------

Les ressemblances formelles qu'attestent ces deux récits de guérison ne feront que mieux ressortir la différence d'attitude des rédacteurs à l'égard du miracle : Luc raconte avec foi et sans recul critique ; par contre, Philostrate prend de la distance : il ouvre par ces mots le récit des funérailles de la jeune fiancée : « *une jeune fille passait pour morte (ἐδόκει τεθνάναι)* » ; et il le clôture en atténuant le caractère miraculeux du prodige : « *il la réveilla de la mort apparente (τοῦ δοκοῦντος θανάτου)* » ; enfin, il exprime en ces termes son souci d'une explication rationnelle : « *Découvert-il en elle quelque étincelle de vie qui avait échappé à ceux qui lui rendaient les derniers hommages (on dit, en effet, qu'il tombait une fine pluie et qu'un voile de vapeur rayonnait de son visage), ranima-t-il la vie qui était en voie d'extinction, il est impossible d'en décider (...); cela reste mystérieux... ».*

Pour le dire en termes familiers, les pythagoriciens nous donnent l'impression de *ne pas savoir sur quel pied danser*, les chrétiens, eux, le savaient ; ils n'éprouvaient aucun doute à l'intérieur de leur foi en Jésus et en son pouvoir miraculeux.

\*

\* \*

Nous espérons avoir livré dans cet article une observation d'un fait religieux qui soit la plus neutre possible : ni l'adhésion du croyant ni la réfutation de l'agnostique. Mais nous voulons aussi convaincre de l'intérêt de ce genre d'observation pour la connaissance de l'être humain. Car s'il est vrai que la démarche scientifique, dont les neurosciences, nous éclairera sans cesse davantage sur le fonctionnement de notre mental, sur son « comment », il restera toujours le « pourquoi » de ce mystère niché dans le forçlos de notre intériorité<sup>84</sup> où s'exerce l'interaction entre notre dimension d'être fini et les aspirations d'infini qui ennoblissent la nature humaine. Aspirations fécondes car elles nous valent la poésie, la musique et les divers arts. Elles nous valent la spiritualité au sens le plus large qui soit.

---

<sup>84</sup> Nous aimons couvrir du concept d'âme cette réalité en laquelle nous ne voyons pas une réalité substantielle survivant au corps ; mais nous touchons ainsi à des convictions intimes, étrangères à notre propos, comme dit au début de notre note 2.